«Deviens le grand œil fixe sur le grand tout» V. Hugo

L'ŒIL DE L'ECOLE DE JOURNALISME

Journal de l'ESJSC
(Ecole Supérieure de Journalisme et des Sciences de la Communication)
Adresse : Dar Salam
Téléphone : 66 75 28 58 – 78 98 64 73
Directeur de publication : Alassane Diakité
Encadrement pédagogique : Diomansi Bomboté
Encadrement technique : Modibo Sidibé
Rédacteurs : Boubacar Diallo, Mamadou Oury Diallo, Moussa B. Sidibé, Mohamed Touré
Adresse mail : œil.esjsc@gmail.com
Page Facebook : L'Œil de L'ESJSC

Publication de l'Ecole Supérieure de Journalisme et des Sciences de la Communication (ESJSC)

N° 003 • 2e année • Février 2020

Ségou'Art - Festival sur le Niger

Une initiative qui interpelle !

Clin d'œil

UNE MANIFESTATION CULTURELLE EXEMPLAIRE

Alassane Diakité, directeur général de l'ESJSC et directeur de publication

Année après année, depuis seize ans, le Festival sur le Niger dont les promoteurs ont décidé désormais de faire cause commune avec Ségou'Art qui se définit comme étant le « Salon d'art contemporain du Mali » relève le défi d'une organisation exemplaire qui force admiration et respect malgré un contexte national malien marqué par des inquiétudes sécuritaires particulièrement préoccupantes.

En dépit d'informations alarmantes persistantes, cette année encore, plusieurs dizaines de milliers de participants du Mali, d'Afrique, d'Europe et d'ailleurs, ont tenu à assister, avec ferveur, à un événement désormais considéré par beaucoup d'observateurs comme un symbole prestigieux de la dynamique culturelle au Mali.

Conçu par un véritable « fou de culture », Mamou Daffé, soutenu par des partenaires nationaux, entre autres, le Ministère de la culture, l'opérateur téléphonique Orange, et des partenaires internationaux, notamment la Fondation Doen des Pays Bas, devenu une source de fierté de la ville de Ségou, Ségou'Art - Festival sur le Niger accueille le plus grand salon d'art contemporain du Mali.

« Ce festival de musique et de danse traditionnelles, affirment les organisateurs, célèbre la renaissance de Ségou, une terre d'histoire et de culture. Cet événement vise à promouvoir le travail des jeunes artistes du continent auprès des collectionneurs, des galeristes, des critiques d'art et du grand public. C''est l'occasion de réfléchir au développement des arts en Afrique ».

Comme lors de chacune des quinze éditions passées, celle de 2020 n'a pas dérogé à la règle avec des représentations théâtrales, des expositions d'art et d'artisanat, des récits de contes et légendes, des musiques et danses, des spectacles de marionnettes, un forum de discussion dont le thème, cette année, a porté sur « Migrations et Identités ».

Dans les articles qui suivent, le lecteur trouvera d'autres informations qui édifient sur l'ampleur des activités culturelles remarquables initiées par Mamou Daffé et son staff disponible et si entreprenant. Il s'agit là d'une éloquente démonstration du besoin pressant de la vitalité culturelle de notre pays, entre autres priorités, a fondamentalement et urgemment besoin.

Alors, le rêve est permis que l'exemple audacieux de M. Daffé fasse des émules à travers tout le pays avec le soutien conséquent des responsables de la République.

Ségou, vitrine de la culture malienne

Du 03 au 10 février, la ville de Ségou a respiré au rythme de la 16ème édition du Festival sur le Niger désormais couplé à Ségou 'Art, un autre événement culturel consacré à l'art contemporain. Concerts géants, expositions d'œuvres d'art, courses de pirogues, parades à dos d'âne, foire et colloque ont fait de Ségou une force centrifuge qui a attiré plus de 30 000 festivaliers d'une quarantaine de nationalités.

Du non-stop. Une semaine de show culturel, une semaine de shopping. La ferveur du festival a coupé le sommeil à Sébougou et Sécoura, deux quartiers de la ville de Ségou, choisis pour accueillir les sites du festival. Entre scènes de théâtre, de danse et la foire populaire, chacun y trouvait son compte. Les activités se déroulaient pratiquement sur 24 heures. La nuit tombée, la rue du gouvernorat de Ségou est prise d'assaut. Piétons, motocyclistes et véhicules peinent à se frayer un chemin. Une seule destination, le Village du Festival, pour assister au grand spectacle animé par des mastodontes de la musique malienne et d'ailleurs. L'instant est magique. Le public, possédé par la musique instrumentale des artistes comme le « roi du Ngoni », Bassékou Kouyaté, de Safi Diabaté ou encore de la star de la musique urbaine ivoirienne, Serge Beynaud, chantait en chœur.

La région de Ségou, berceau du royaume Bambara du 18ème siècle, avec ses 64 947 km² traversés par le fleuve Niger sur 292 km, est une ville à cheval entre le Sud et les régions du nord du Mali. Elle a longtemps servi de ville d'escale pour les touristes en partance pour les régions du Nord. La cité des « balanzans », autre appellation donnée à Ségou (nom bambara de l'acacia albida, seul arbre du Sahel à perdre ses feuilles en hivernage et à revertir pendant la saison sèche) est désormais une destination de choix pour les férus de la culture grâce à cet évènement majeur.

L'organisation du Festival sur le Niger est un travail de longue haleine. Tout juste après la clôture d'une édition, une équipe d'une trentaine de personnes, avec à sa tête Mamou Daffé, directeur du Festival, se penchent déjà sur la prochaine édition. A l'approche de l'évènement, plus de 1 000 bénévoles sont également mobilisés.

Des centaines de millions, grâce à l'appui financier d'une vingtaine de partenaires nationaux et internationaux, sont consacrées à l'organisation. Une partie des fonds alloués est également obtenue de la vente des produits dérivés du festival : des sacs en cuir, les tissus du Festival entre autres.

Au fil des années, le Festival sur le Niger s'est ramifié. Des programmes innovants ont fait vivre cette 16ème édition. Les organisateurs ont instauré *l'Espace Bi Mali* (le Mali contemporain), dédié à des artistes plasticiens maliens émergeants. L'objectif étant de mettre ces jeunes artistes sous le feu des projecteurs. Autre nouveauté, la caravane de la réconciliation appelée le *Baara de la Réconciliation (Baara : instrument de musique traditionnelle utilisé par les griots),* organisée en collaboration avec deux autres festivals : le Festival au désert et le Festival marocain Taragalte. Elle a regroupé les communautés du Nord et du Sud maliens.

Le Festival se déroule sur trois sites principaux. Sur la berge du fleuve, se trouve *le Quai des arts,* tout premier site de l'évènement. C'est le lieu de la foire agricole et artisanale qui enregistre plus de 200 000 visiteurs au cours de la semaine, selon les organisateurs. La Fondation du Festival, qui existe depuis 2009, est dédiée à la promotion artistique et culturelle. Enfin, le Centre Culturel Kôrè qui a soufflé sa dixième bougie en marge de l'événement.

Entre 2012 et 2014, le climat d'insécurité avait fortement joué sur l'affluence. Mais ces trois dernières années, les organisateurs estiment que l'engouement repart de plus belle. Plus de 30 000 festivaliers d'une quarantaine de nationalités étaient attendus pour cette édition, malgré les menaces d'insécurité.

Le paradoxe du désintérêt pour certains Ségoviens

L'impact économique du Festival stimule le génie mercantile des Ségoviens. La vingtaine d'hôtels, plus les cités résidentielles refusent du monde avec la masse de festivaliers venus pour la semaine. Donnant ainsi l'opportunité à certains particuliers de rentabiliser la période. Pour autant, dans les rues de Ségou, nombre de personnes ne perçoivent plus le caractère évènementiel du Festival. « Nous sommes désormais habitués au Festival. C'est pourquoi les étrangers s'intéressent plus à l'évènement que nous, les natifs de Ségou. Même si l'activité économique de la région est boostée pendant la période », affirme Farima, une jeune lycéenne, croisée au bord du fleuve.

Depuis la première édition, le Festival sur le Niger se tient chaque année, sans aucune interruption. A entendre les organisateurs, l'évènement ne doit pas s'arrêter pour des raisons d'insécurité car, estiment certains, renoncer aux divertissements serait donner d'office la victoire aux terroristes.

Moussa Bilaly Sidibé

Centre culturel « Korè »
Un modèle de valorisation culturelle

Situé à l'entrée de Ségou, en venant de Bamako, le Centre culturel Korè est un joyau architectural. Fêtant ses dix ans, il a accueilli plusieurs manifestations de Ségou'Art 2020, dont le Colloque de Ségou, des prestations d'artistes et des expositions.

Les quatre bâtiments en banco rouge sont inspirés de l'architecture soudano-sahélienne et rappellent la célèbre mosquée de Djenné. « Cette construction moderne en banco stabilisé est l'œuvre des maçons de Ségou. Le choix de ce modèle correspond à notre ambition de mettre en valeur le savoir-faire local », confie Bourama Diarra, administrateur du centre Korè. Un objectif qui semble atteint, vu l'émerveillement des festivaliers étrangers comme maliens.

L'appellation du centre est un autre clin d'œil à la culture malienne. Le « Korè », explique l'administrateur, est la classe supérieure des sociétés d'initiation, en milieu bambara. A l'âge de 21 ans, l'apprenant atteint la majorité complète correspondant au niveau de « Kôrèdouga », ce qui met un terme à son processus d'initiation.

Le centre Korè est une initiative de la fondation du Festival sur le Niger. « Notre centre est un modèle unique de valorisation culturelle, souvent cité en exemple dans la sous-région et même sur le continent », avance Bourama Diarra. L'établissement doit son existence à la volonté de pérennisation des activités du festival par ses organisateurs. « Le festival est annuel, il mobilise beaucoup d'artistes. Mais nous nous sommes rendus compte qu'après il n'y avait rien. C'est ainsi qu'est née l'idée de la création du Centre donnant ainsi aux artistes un espace d'expression toute l'année », explique le responsable du Centre.

Pour la réalisation de ses activités, le centre dispose d'un théâtre, de deux scènes portant les noms de Mangala Camara et Tara Bouaré, des figures de la musique malienne. Il est aussi doté d'un musée, d'une salle d'exposition, d'un studio d'enregistrement, trois salles de séminaire et d'un restaurant.

Le centre se démarque par une programmation annuelle de ses activités, publiée sous forme de livret. Les activités concourent toutes à la valorisation de l'art et des artistes locaux. Entre autres activités des expositions de photos et de peinture, enrichies par des échanges entre les artistes et le public. Des soirées de contes et des ateliers d'initiation artistique et culturelle, notamment sur le bogolan, sont organisés pour les jeunes scolaires. La programmation du centre Korè offre aussi des concerts de jeunes talents et du cinéma. Une autre des manifestations phares est « Le Korè Baro », sorte de café littéraire. C'est une plate-forme d'échanges et de partage entre un invité et un public cible constitué d'élèves du secondaire, d'universitaires ou encore d'amateurs d'art.

A travers l'institut Korè des arts, le centre a formé près de 310 jeunes professionnels, en cinq ans, dans les métiers d'art et de la culture. Ces formations concernaient l'entreprenariat culturel, la musique, la danse, les arts visuels et le théâtre.

En tant qu'association, le centre ne cherche pas à faire du profit, mais plutôt à générer des fonds pour couvrir le fonctionnement des activités. Il mise sur la restauration, la location des trois salles de formation et des outils multimédia.

Mohamed TOURE

L'ŒIL DE L'ECOLE DE JOURNALISME
«Deviens le grand œil fixe sur le grand tout» V. Hugo

Hôtellerie-Hébergement

Le Festival de la spéculation

Évènement culturel annuel majeur, le Festival sur le Niger représente l'un des moments les plus prisés par les hôteliers de la ville de Ségou. Durant cette période caractérisée par l'affluence de milliers de festivaliers, nationaux et étrangers, tout le secteur de l'hébergement est à la fête. Certains hôteliers ou encore des particuliers louant leurs résidences, n'hésitent pas à surenchérir sur le prix de la nuitée.

C'est une réalité économique indéniable : quand la demande est supérieure à l'offre, la spéculation sur le prix peut s'imposer facilement. Luc, gérant d'un hôtel de 10 chambres à Missira, quartier périphérique de la ville de Ségou, sans être spécialiste en économie est parfaitement conscient de l'aubaine qu'offre le Festival.

Compte tenu de l'arrivée en masse des férus de cette manifestation culturelle qui se déroule sur plusieurs jours d'affilée, la nuitée habituellement à 15.000 FCFA a doublé pour les deux derniers jours. « C'est un tarif sur-mesure pour mieux rentabiliser, car le Festival est l'un des rares moments où on enregistre une clientèle à hauteur de souhait », explique le gérant confortablement installé devant son poste de télévision.

Depuis le lancement de la première édition du festival en 2004, Ségou, encore appelée « La Cité

des balanzans » a vu augmenter progressivement le nombre de ses hôtels », indique Gaoussou Fofana, directeur regional du tourisme et de l'hôtellerie de Ségou. « Le Festival a été la rampe de lancement pour l'éclosion de beaucoup de structure d'hébergement. Aujourd'hui, sur la vingtaine d'hôtels répandus à travers la ville, tous ou presque font le plein à l'approche du festival. C'est une véritable aubaine pour l'ensemble des acteurs du secteur », poursuit notre interlocuteur qui affirme comprendre l'attitude de ceux qui jouent la surenchère : « Avec l'arrivée de milliers de festivaliers, les hôteliers savent que le rapport de force penche en leur faveur. Ils raisonnent avec pragmatisme en faisant grimper les prix pour tirer profit d'un contexte favorable et s'assurer une bonne plus-value. »

Des villas louées à 250.000 FCFA !

A l'hôtel Sarata, situé non loin du fleuve Niger, la tarification de la nuitée, à en croire la directrice commerciale, n'a pas connu une flambée excessive. L'ensemble des 24 chambres dont trois suites ont été toutes réservées d'avance. Une prouesse difficilement réalisable en dehors du festival, reconnait notre interlocutrice, qui qualifie d'appréciables « les retombées de cette manifestation annuelle hautement importantes dans le chiffre d'affaire de l'hôtel. »

La faible capacité d'accueil des établissements hôteliers ouvre la brèche à une autre forme de spéculation, celle des intermédiaires qui négocient la location des villas ou résidences. Cette pratique ayant particulièrement pignon sur rue à l'approche du festival fait flamber les prix, souligne Moussa Fofana, vice-président de l'association des hôteliers et restaurateurs de Ségou. « Souvent bien avant le festival, des particuliers prennent des villas en location. Ensuite, ils attendent que les hôtels soient saturés pour louer de nouveau leur local à des prix pouvant atteindre parfois 250 000 FCFA », révèle-t-il.

Dans ce contexte de spéculation, ce sont les festivaliers, venus généralement de Bamako ou d'autres régions, voire de l'étranger, qui payent le prix fort. A l'image de ce jeune venu de Bamako qui confie avoir réservé trois nuitées pour près de… 75 000 FCFA !

Mamadou Oury Diallo

Foire de Ségou

La foire aux affaires

Loin des expositions photos, des débats intellectuels du colloque, une ferveur intense a lieu à la foire du Festival de Ségou. Pour sa 16ème édition, elle accueille plusieurs milliers de participants dans le périmètre du Quai des Arts créant ainsi une véritable ambiance de fête foraine.

On a du mal à se frayer un chemin dans les allées de la foire. Derrière les stands, sur une scène de musique faisant dos aux berges du fleuve, une chanteuse harangue la foule. Des milliers de personnes, en majorité des jeunes filles, sont en extase face au podium. Elles sont habillées pour la plus part dans des styles vestimentaires inspirés des clips de hip-hop américains. Cette foule répond par des cris et applaudissements. Sous l'impulsion des hauts parleurs installés aux angles de la scène, crachant des sonorités aux rythmes envoûtants.

Ce décor de concert donne un cachet particulier à la foire du festival sur le Niger, qui ne se résume pas qu'au commerce d'objets divers. Au cours de la semaine que dure la foire, des concerts et des prestations journalières d'artistes animent le site. Des déambulations de troupes de danses traditionnelles ont lieu à travers toute la ville à la grande joie des populations ségoviennes.

Cette année, les organisateurs annoncent une affluence en hausse par rapport aux années précédentes avec une prévision estimée à plus de 200 000 visiteurs au profil divers autant que leurs motivations. Plusieurs personnes ont spécialement quitté d'autres localités comme Ba-

mako pour le festival.

« C'est Formidable ! La foire est très animée, et tout le monde y trouve son compte. C'est un mixage de culture, les gens sont venus de tous les horizons, d'Afrique et d'ailleurs », s'émerveille Maimouna Coulibaly, une étudiante venue de Bamako avec ses camarades. Le groupe d'étudiants, parés de leur uniforme en costume bleu et cravate rouge, immortalisent l'instant par des prises de photos.

Une dizaine de mètres plus loin, un groupe d'adolescents se promènent au bord du fleuve Niger. « Je suis venu visiter la foire avec mes " éléments ", nous sommes le groupe " Fama den Clan ". La foire est l'occasion pour nous de nous divertir et s'amuser. Et pour l'occasion, il nous arrive d'aborder quelques jeunes filles que nous rencontrons », lance Mamadi Djiré un jeune lycéen.

Le savant mélange de divertissement et de bonnes affaires, est la marque de fabrique de la foire du festival. Les produits qui y sont vendus sont issus, pour la plupart, de transformation agroalimentaire, des produits artisanaux et des œuvres d'art. « L'objectif principal recherché par la foire de Ségou est de faire la promotion de la production locale », explique Djibril Guissé, son coordinateur.

Selon le responsable, l'évènement crée pas moins de 1000 emplois directs et indirects avec notamment 400 vendeurs occupant 200 stands. Les vendeurs sont composés d'une trentaine de nationalités venant de pays africains de la sous-région ouest africaine : le Burkina Faso, le Bénin, le Ghana. Mais aussi de pays hors du continent tels que l'Inde ou le Pakistan. « Notre chiffre d'affaires cette année avoisine les 600 millions de FCFA. Il est en hausse de 100 millions de FCFA par rapport à celui de la précédente édition s'élevant à 500 millions de FCFA », se réjouit Djibril Guissé.

Certains commerçants se plaignent, malgré l'affluence et l'ambiance festive qui règne à la foire. Fayçal Iqbal, est de ceux-ci. Derrière ses lunettes blanches surplombant sa barbe bien taillée, ce jeune commerçant pakistanais est à l'attente d'acheteur pour son commerce d'ustensiles de cuisine. En attendant, il estime que les achats ne sont pas à hauteur de souhait. « C'est ma première fois de venir à la foire de Ségou. Il y a beaucoup d'affluence mais les gens font moins d'achat qu'à la foire du FEBAK (Foire d'exposition internationale de Bamako) à laquelle j'ai participé à Bamako », explique le commerçant venu spécialement du Pakistan pour faire de bonnes affaires.

D'autres commerçants trouvent l'ambiance de la foire trop bruyante donc impropice aux bonnes affaires. C'est le cas de Souffiane Diako, un jeune commerçant venu de Côte-d'Ivoire pour essayer d'écouler son stock de bijoux. « La foire est très intéressante. Mais il y a des aspects à revoir dans l'organisation. Il y a trop de bruit. En plus des concerts, chaque stand à des haut-parleurs et joue de la musique. On a du mal même à communiquer avec les clients », déplore le jeune commerçant.

Mohamed TOURE

Les Ségoviens s'approprient-ils le Festival ?

Cette interrogation qui peut paraitre bizarre a néanmoins un sens quand on interroge certaines personnes originaires de Ségou, qui accueille systématiquement depuis 2004, le Festival sur le Niger. Entre le sentiment du déjà vu et la cherté de l'accès à certains spectacles en passant par l'inadéquation de certaines programmations avec les centres d'intérêt locaux (comme le salon d'art contemporain) nombre de Ségoviens semblent être gagnés par l'indifférence…

Même s'il est incontestable que le Festival est un tremplin qui dynamise l'économie locale, aujourd'hui, Ségou 'Art, nouvelle appellation de cette manifestation culturelle, semble de moins en moins approprié par certains Ségoviens. C'est l'impression dominante perceptible en ce samedi 8 février aux alentours du centre commercial de la ville.

Attablés à la devanture d'une gargotière en face d'une voie passante, Bouba Sacko et ses amis ne sont pas très enthousiastes quand on sollicite leur avis par rapport à cette 16e édition du Festival. « Sur la durée, ça devient de moins en moins intéressant car on a l'impression de revivre année après année la même chose. Rien ne change ou presque au niveau des activités », lâche avec aplomb un des jeunes, ajoutant que cette routine est l'une des raisons qui expliquent l'indifférence de certains.

Sur les sites abritant les colloques ou les expositions artistiques, les autochtones n'affluent pas. Au contraire. Ce sont plutôt les invités venus d'ailleurs ou des journalistes reconnaissables à leur badge qui sont davantage présents. « Ici, les gens ne sont pas très habitués aux salles d'expositions et estiment qu'elles sont plus réservées aux Occidentaux », souligne Idrissa Keita, enseignant dans un lycée public à Ségou. Pour lui, le Festival n'est pas une exclusivité des habitants de Ségou car, rappelle-t-il, les organisateurs invitent à chaque édition près d'une quarantaine de nationalités pour participer aux différentes manifestations.

L'autre aspect qui semble expliquer le désintérêt d'une partie des Ségoviens est le tarif assez élevé du bracelet donnant accès notamment aux deux grands concerts. Cédé à 10 000 FCFA, ce précieux sésame n'est pas à la portée de tout le monde. À en croire Bouba, cette tarification est dissuasive et n'incite pas les jeunes Ségoviens à s'approprier pleinement le Festival.

Mamadou Oury Diallo

Ségou: L'âne au cœur du transport

L'âne a de tout temps occupé une place prépondérante à Ségou. On l'utilise dans de multiples occasions, des travaux agricoles au transport des personnes et de leurs biens. Mais l'apparition de nouveaux moyens de transport comme les mototaxis menace cette activité.

L'âne à Ségou est comme le chameau à Kidal. On le voit partout.. Celui qu'on emploie lors des travaux champêtres, ou qui fait office de taxi et qu'on emprunte pour se rendre à une cérémonie. Il fait partie de l'identité de la cité des « balanzans », du patrimoine culturel dont on se glorifie.

C'est grâce à cette importante place que l'Agence de Promotion Touristique du Mali (APTM) a tenu un stand dénommé « Ségufaalitour » (la balade en charrette tractée par un âne) pendant le Festival sur le Niger. L'initiative vise à valoriser ce moyen de transport traditionnel plus spécifique de la région de Ségou. Trois jours après son lancement, 370 festivaliers dont 20 étrangers ont expérimenté la balade en charrette. « Nous sommes dans une dynamique de promotion du tourisme interne qui valorise la consommation locale. Les Ségoviens accordent une importance particulière à la charrette, car elle contribue à la vie économique de la région en tant qu'équipement agricole et transport des personnes et de leurs biens. C'est une première. Et nous voulons faire de ce coup d'essai un coup de maître», explique Gaoussou Fofana, directeur régional du tourisme et de l'hôtellerie. Cette contribution à la vie économique est soutenue par les impôts annuels générés par les charretiers à hauteur de 8000 FCFA par engin.

Aujourd'hui, avec l'essor d'autres moyens de transports plus rapides, des charretiers abandonnent le métier pour se reconvertir en conducteur de mototaxis communément appelées « Katakatani », plus en vogue.

« Je transportais les femmes au marché pour 50 FCFA. J'ai été contraint d'abandonner car les clients, pressés, préféraient les Katakatani. Je ne fais que transporter des marchandises et autres bagages maintenant», soupire Alassane Coulibaly, assis dans sa charrette, le fouet à la main.

Adama Diarra, lui, est conducteur de mototaxi. Non loin de l'hôtel Fanta N'dongo, il attend patiemment les clients sous un soleil de plomb. « J'étais charretier avant. Très vite, je me suis rendu compte que l'effort fourni par l'âne n'était pas proportionnel à ce que je gagnais. Et du coup je me suis reconverti en conducteur de mototaxi », déclare-t-il.

Près de la grande voie qui passe devant l'hôpital public, la circulation est dynamique. Taxis, motos, vélos, ânes, chacun fait son petit bonhomme de chemin.

« C'est notre taxi à Ségou », lance fièrement une passagère assise dans une charrette tractée par un âne haletant sous les coups de fouets du charretier qui crie « vas-y », avant d'infliger son châtiment à l'animal. Sory Cissé est le charretier. Il consacre sa journée à desservir la ligne Hamdallaye-Missira pour 50 FCFA.

« Ce travail me permet tout juste de gagner ma vie. Cependant, si je trouve mieux, je ne me gênerai pas pour l'abandonner. Je voudrais devenir gardien », espère-t-il. A bord, Fatoumata Sylla attend patiemment d'arriver à destination. La tête de l'âne dodeline. « Je n'ai pas pu trouver de Katakatani, c'est pourquoi j'ai emprunté cette charrette », déclare-t-elle, le visage voilé.

Boubacar DIALLO

L'ŒIL DE L'ECOLE DE JOURNALISME
«Deviens le grand œil fixe sur le grand tout» V. Hugo

La danse du Kôrèdouga, illustration de la tradition bambara

Les Kôrèdouga, danseurs traditionnels de folklore donnaient le ton au début de chaque activité du Festival sur le Niger. Une dizaine d'hommes et de femmes de tout âge habillés en haillons de couleurs vives, formaient un cercle et au son des tam-tams et d'instruments de musique traditionnelle, les danseurs esquissaient des mouvements burlesques qui amusaient l'assistance. La cadence des chants diffusait des messages d'humilité, de paix et de cohésion sociale souvent en des termes qui heurtent la sensibilité.

« La danse du kôrèdouga est explosive, elle libère l'esprit et permet d'évacuer tout le stress », témoigne Louise, une danoise venue assister au festival. Cette pratique récréative va bien au-delà d'une simple danse. Le Kôrèdouga-ton (la confrérie du Kôrèdouga), considéré comme une société sécrète à part entière, a des critères d'adhésion précis. « Les femmes ayant des problèmes pour donner naissance font recours à notre puissance et l'enfant né devient par la suite membre de la confrérie. Aussi, les femmes qui perdent souvent leurs enfants de façon prématurée peuvent mettre le bébé sous notre protection, et par conséquent, il deviendra l'un des nôtres », explique Bê Diarra, la cinquantaine, kôrèdouga depuis trente ans.

Les kôrèdouga ont également une vocation de médiateur social. Quand un conflit éclate entre deux individus ou deux villages, ils interviennent pour la paix. « Toutefois, si la médiation échoue en raison du manque de coopération d'un belligérant, sa mort prochaine est certaine », atteste Diarra avec certitude. En cas de forte sécheresse ou d'autres calamités naturelles, les villages font également appel aux kôrèdouga pour implorer les dieux.

Cette confrérie qui doit son nom au vautour dans la langue Bambara symbolise le non attachement de ses membres aux privilèges de la vie. Car comme cet animal, ils se contentent des restes abandonnés par les autres. Le vol, la turpitude, le mensonge et la trahison sont des comportements prohibés par le clan.

Malgré l'importance notoire de cette confrérie, ses membres se sentent négligés et comptent sur l'accompagnement des autorités politiques pour que leur pratique aille au-delà des frontières du Mali. « Malheureusement, nous nous sentons instrumentalisés. Les autorités font uniquement appel à nous ponctuellement et après, nous retombons dans les oubliettes. Or, nous aimerions bien faire des tournées comme de vrais artistes », argue Bê Diarra.

Moussa Bilaly Sidibé

La fête, la peur au ventre

Le Festival Sur le Fleuve Niger s'est tenu à un moment où la fièvre terroriste gagne du terrain dans le Centre du pays. Toutefois, l'évènement s'est déroulé sans incident mais non sans inquiétudes.

Durant quatre mois, les organisateurs et les autorités régionales ont travaillé de concert pour garantir une sécurité maximale lors du Festival. Tout au long de l'évènement, une forte présence sécuritaire était perceptible dans la ville de Ségou. Le dispositif a mobilisé des éléments de la garde nationale, de la gendarmerie, de la police, des éléments de la force antiterroriste (FORSAT) et aussi de la mission européenne EUCAP Sahel (Mission de soutien aux capacités de sécurité intérieure maliennes). Au cours de ces journées, des hommes cagoulés et armés, agglutinés dans des pick-up, patrouillaient dans les rues. Des unités permanentes étaient postées sur chaque site. La gendarmerie fluviale faisait la navette sur le Niger. Pendant les concerts et les manifestations, des sentinelles armées prenaient position sur les toits des bâtiments tandis que d'autres agents étaient disséminés dans la foule.

La nuit tombée, des faisceaux lumineux balayaient la surface du fleuve. En plus des forces de sécurité, les organisateurs avaient engagé des agents de sociétés privées de gardiennage qui opéraient une fouille systématique des visiteurs à l'entrée de chaque site. « Cette année, la sécurité a été beaucoup renforcée par rapport aux années précédentes », témoigne le coordinateur général du Festival, Mohamed Attaher Maïga.

La tenue du festival dans ce contexte d'insécurité fait débat. Pour un agent de la police rencontré devant un hôtel, le moment est mal choisi. « Pas plus tard que la semaine dernière, des frères d'armes sont tombés au cours d'une attaque à Sokolo. Nous devons partager cette douleur », a-t-il indiqué, et d'ajouter que les forces de l'ordre se doivent d'exécuter les ordres. Et cela au prix de leur vie, s'il le faut.

Au cinquième jour du festival, le script d'un message militaire destiné au procureur de la République faisant état de mouvements terroristes à Ségou a fait le tour des réseaux sociaux. L'information confirmée ensuite par une déclaration de l'ambassade des États Unis a fait retenir le souffle des participants et considérablement impacté sur l'engouement du concert du nocturne.

Nombreux sont les étrangers qui ont osé braver le risque d'insécurité pour assister à l'évènement, à l'image de Miriam, une néerlandaise. « Malheureusement, la situation sécuritaire ne permet pas à certains de participer au Festival. Mais il est important de le maintenir car si tout le monde démissionne, l'idéologie terroriste a déjà gagné », affirme-t-elle. Le célèbre musicien Bassékou Kouyaté a lui aussi lancé un message allant dans le même sens. Lors de sa prestation, il a déploré l'absence de certains représentants de l'État et a invité le public et les Maliens en général à ne pas céder à l'intimidation. « Nous n'avons qu'une vie et nous devons la vivre pleinement », a-t-il déclaré.

Moussa Bilaly Sidibé

Ibrahim Bemba Kébé :
Génie en herbe des arts plastiques

Ibrahim Bemba Kébé est un jeune plasticien doué qui se propose de transformer des sachets plastiques en œuvres d'art. Il s'inspire des « korèdougaw », les membres d'une société initiatique qui raillent les faits antisociaux. En marge de Ségou'Art, quelques-unes de ses œuvres exposées dans une galerie du village du festival ont attiré notre attention. Son portrait.

Tout petit, son passe-temps favori pouvait donner une certaine indication du profil d'homme qu'il était appelé à devenir. Ibrahim Bemba Kébé s'amusait à modeler des petits bonhommes d'argile. Aujourd'hui, de l'enfant est né un homme, l'argile a cédé la place au plastique, et la passion est au bout de son obsession.

Sa pratique de l'art plastique se veut novatrice. Ibrahim Bemba Kébé récupère des sachets plastiques et des objets recyclés, leur donne une seconde vie sous forme d'œuvres d'art, tels les kôrèdougaw, la dernière classe de la société initiatique du kôrè, au sud du Mali.

Les Kôrèdougaw ramassent des objets jetés ça et là pour en faire des costumes et des chapeaux qu'ils portent. Tels des bouffons, ils raillent, avec des gestes et des expressions faciales très particuliers, des faits antisociaux. Le parcours initiatique évoque la symbolique de la mort et de la renaissance.

A Ségou'Art, Ibrahim Bemba Kébé exposait une dizaine d'œuvres sous le nom de « La danse des Kôrèdougaw » au prix de 200 000 FCFA l'unité. Des personnages aux yeux écarquillés, avec des écrans de téléphone qui servent de lunettes, les dents en l'air, chaussant des « yoros » (chaussures en caoutchouc), le postérieur bien en vue. « Je fais de la parodie. Je m'inspire des mouvements des kôrèdougaw, mais j'évoque surtout des faits sociaux tels que le sexe, l'immigration, la dépravation des mœurs et l'influence des nouvelles technologies », précise le jeune artiste de 23 ans.

Ibrahim Bemba Kébé a dédié toute sa vie à l'art. Président du collectif Sanou' Arts, du nom de Cheicknè Sanou, un ami mort d'une leucémie au début de l'aventure, son modèle est Abdou Ouologuem, son maître de stage. En 2019, il est allé à Ouagadougou pour une résidence de création, dans le cadre de l'intégration sous-régionale. Il a une licence en arts plastiques du Conservatoire Balla Fasséké Kouyaté. Pour le Master, il réfléchit. « La création, c'est la pratique, surtout en matière d'art contemporain », souligne-t-il, les dreadlocks bien en mouvement.

Ibrahim Bemba Kébé est au début de sa carrière. C'est un jeune talent à l'avenir prometteur. «Kébé est vaste. Le peu que je peux dire de lui, c'est qu'il est déterminé. Il va jusqu'au bout », témoigne Dramane Diarra, un jeune peintre-plasticien communément appelé « l'imprimante 3D » par ses camarades.

La détermination suffira-t-elle à transcender la longue marche vers le succès jalonnée de difficultés ?

« En trois ans de carrière, c'est un seul Malien et sept étrangers qui ont acheté mes créations. Il est extrêmement difficile de vivre de son art. Cependant, je compte bien faire de ce travail une carrière », soupire Ibrahim Bemba Kébé.

Il pense que cela est dû au désintérêt du public qui ne comprend pas toujours le sens de ses différentes créations. Et pour y remédier, il a en projet d'organiser des cadres d'échanges avec le public pour se faire comprendre. « Beaucoup trouvent que ce qu'on fait est ridicule et insensé. On essaie toujours, c'est la passion », poursuit-il, tel l'Albatros de Baudelaire : ses ailes de géant l'empêchent de marcher ?

Boubacar DIALLO

«Deviens le grand œil fixe sur le grand tout» V. Hugo
L'ŒIL DE L'ECOLE DE JOURNALISME

Elizia Boye Mountsen : La Bwa du Danemark

Il fallait la voir le 6 février lors du concert de célébration des 10 ans du centre culturel Kôrè. Telle une enfant du fin fond de Mafounè, un village bwa dans la région de Ségou, Elizia Boye Mountsen, Danoise de bon teint, a enflammé le public par sa maîtrise de la danse bwa aux mélodies radieuses de Salomé Dembélé qui était en live. Et c'était sa première fois. Vous n'y croyez pas ? « Bilaye ! », jure-t-elle dans un Bamanankan approximatif. « Hier soir j'ai un peu suivi Salomé dans ses mouvements et j'y ai ajouté les miens », poursuit-elle.

Elizia Boye Mountsen a connu Salomé Dembélé dans un groupe de musiciens uniquement composé de femmes basé au Danemark. Elle a un master en danse obtenu dans une académie de danse du Danemark. Elizia Boye Mountsen sait danser le sabar, l'afro pop, l'afro-cubain. Elle apprend actuellement la danse du Djembé au Mali et espère apprendre le Bamanankan et le Bwa bientôt.

Quand le rappeur Gaspi s'en prend au DJ

« Wara Gaspi » ne finira donc jamais de nous surprendre ? Ce samedi 8 février, en live lors du grand concert du Festival dédié à la musique urbaine, le rappeur Gaspi se tourne vers le DJ et lui lance une pique qui a fait rigoler une grande partie du public. « DJ, es-tu sûr que c'est mon son que tu joues comme ça ? ». L'idole de plusieurs milliers d'adolescents estimait en effet que le technicien avait transformé le rythme de sa chanson, anormalement lent.

Nina Wallet Intallou : l'âne, sa phobie ?

La ministre de l'artisanat et du tourisme n'est pas de la région de Sikasso, mais c'est une fine danseuse de balafon. Lors de sa visite du stand « Segoufaalitour », elle a esquissé quelques pas de danse. Elle a exhorté l'un de ses collaborateurs a donné une somme symbolique en guise de récompense à l'artiste musicien qui a chanté ses louanges. Et quand on a voulu qu'elle monte dans une charrette tractée par un âne, Nina Wallet Intallou a esquivé l'offre. Lorsqu'on lui a également demandé de s'approcher de l'âne pour les photos des journalistes, elle dit « niet !». A-t-elle peur de l'âne ?

La mésaventure de l'interprète

La traduction est un savoir-faire qui ne s'improvise pas. Un traducteur occasionnel du Centre culturel Korè l'a appris à ses dépens, lors du Colloque de Ségou, en marge du Festival. Pour traduire en français la question d'un journaliste anglophone, l'intéressé qui s'est présenté comme un fin connaisseur de la langue de Shakespeare, a provoqué un fou-rire dans la salle : en plus d'avoir bégayé de longues secondes, sa prononciation laborieuse rendait encore plus incompréhensible la question. Finalement, le salut est venu d'une sénégalo-anglaise. D'un trait, la jeune dame a traduit la question pour l'assistance, qui, soulagée, a réagi par des applaudissements nourris.

Les motards, bourreaux des cœurs

Beaucoup de jeunes garçons ne sont pas retournés avec leurs petites amies après le concert du samedi soir. Pour cause, un club de motards qui a joué les vedettes cette nuit-là. Avec le ronflement de leurs grosses cylindrées, leurs blousons noirs et leurs casques imposants, un groupe de motards était l'attraction des demoiselles, nombreuses à prendre des photos et à vouloir faire des tours sur ces engins aussi gros que bruyants.

Le mauvais tour des abeilles

Lors de la cérémonie d'ouverture officielle de Ségou'Art / Festival sur le Niger, il ne suffisait pas d'avoir son ticket d'entrée pour avoir accès aux locaux. Il fallait au préalable l'aval de tout un essaim d'abeilles qui voletait devant la porte d'entrée de la Fondation du festival. Par inadvertance, un visiteur avait touché un nid d'abeilles installé sur un arbre. Tout passant à proximité était systématiquement attaqué par les abeilles, obligeant certains à prendre leurs jambes à leur cou en poussant des cris de panique. Il a fallu environ une heure d'intervention des agents de la protection civile pour contrôler la situation. Et même après cette intervention, il fallait vraiment faire preuve de vélocité pour assister à la cérémonie tant convoitée.

La Rédaction

Professeur Mahamadé Savadogo, enseignant-chercheur à l'Université de Ouagadougou :

«L'interculturalité est un enjeu recherché dans ce type de rencontre »

Le Colloque de Ségou s'est tenu sur deux matinées, en marge du festival sur le Niger, au Centre culturel Korè. Des universitaires, chercheurs et intellectuels venus de France, du Canada, du Cameroun, du Rwanda, de la République démocratique du Congo, du Burkina Faso, ont échangé sur la thématique : « Migrations et Identité(s) ». Parmi ceux-ci, figure le Pr Mahamadé Savadogo, responsable du laboratoire de philosophie de l'Université Joseph Ki-zerbo à Ouagadougou, et auteur de plusieurs ouvrages philosophiques et articles scientifiques. Il s'exprime sur les enjeux de la thématique retenue cette année. Son interview.

L'œil : « Migrations et identité(s) », Que vous inspire ce thème ?

Pr Savadogo : Oui, il faut rappeler que j'ai présenté une communication dans le cadre du colloque. Et je suis parti de l'idée que ce thème nous invite à réfléchir sur les transformations que les migrations sont susceptibles d'imposer aux identités. Que devient l'identité à travers la migration ? Aussi bien du côté de celui qui est parti que de celui qu'il va trouver. Et également, quand celui qui est parti revient, quelles transformations est-il susceptible de subir ? C'est ce lien-là qui met en jeu la question de la transformation de l'identité que j'ai voulu interroger dans ma communication.

L'œil : Le phénomène migratoire est différemment perçu, vu de l'occident ou de l'Afrique. Comment expliquer cet écart pour une même problématique ?

Pr Savadogo : D'abord, il faut rappeler que la migration ne concerne pas seulement les rapports entre l'Afrique et l'Europe. Ce matin nous avons eu des interventions qui ont présenté des statistiques qui montrent que les migrations entre sociétés africaines sont de loin plus importantes que les migrations entre l'Afrique et l'Europe. Donc, il ne faut pas croire que c'est le trajet Afrique-Europe qui est le plus important du point de vue du nombre de migrants. Maintenant, l'Europe représente un continent qui a un niveau de richesse, de développement plus important que nous. Les pays africains sont dans une situation de domination et de dépendance et c'est ce qui explique l'attrait que les pays européens exercent sur les Africains qui cherchent à aller en Europe. Cette dernière représente le rêve de la richesse, de l'aisance et du développement. Une fois qu'ils arrivent sur place, les Africains peuvent être perçus comme une menace parce qu'ils viennent chercher du travail et on peut considérer que le travail qu'ils vont obtenir peut être refusé à certains Européens. Ensuite, sur un plan purement culturel, ils viennent avec leurs habitudes, leurs cultures, et il y a des Européens qui croient que cette culture des Africains peut constituer une menace pour leur propre manière de vivre.

L'œil : Les échanges lors du colloque ont abordé la question de la perte d'identité. La phobie des masses migratoires qui entrainent une certaine perte identitaire est-elle une thèse réaliste ?

Pr Savadogo : D'abord, il faut rappeler que c'est un phénomène réel. Effectivement, des sociétés qui accueillent les migrants ont souvent la crainte que ces migrants-là provoquent des changements qui vont remettre en question leur manière de vivre. Mais les membres de ces sociétés oublient que les migrants aussi, qui se déplacent et arrivent dans une autre société, éprouvent de la crainte pour leur propre identité de départ. Donc c'est une crainte réciproque éprouvée aussi bien par celui qui reçoit que par celui qui arrive. Mais en réalité, si on réfléchit sur la formation des identités, on se rend compte qu'elles ont toujours évolué dans l'histoire de l'humanité. Cette évolution est provoquée par des rencontres qui peuvent être pacifiques à travers, par exemple, le commerce, le mariage, l'aventure ou des rencontres qui peuvent être conflictuelles. L'identité ne reste jamais statique. Ce que l'autre apporte n'est pas seulement à percevoir comme une menace, ça peut aussi être un enrichissement. L'autre peut apporter quelque chose de nouveau qui va permettre à une société de se transformer positivement. Donc l'effet de la migration sur l'identité n'est pas uniquement négatif.

L'œil : Le repli sur soi, le nationalisme excessif s'exprimant souvent par la violence, peuvent-ils aussi être analysés comme des formes d'affirmations identitaires ?

Pr Savadogo : Sur cette question, Amine Maalouf a écrit un ouvrage intitulé : « Les identités meurtrières ». Effectivement, l'attachement à l'identité peut susciter la haine de l'autre et le repli sur soi. Mais c'est souvent en situation de crise, par exemple, les crises économiques qui encouragent cette tendance à se replier sur soi et à vouloir rendre l'autre responsable des difficultés qu'on rencontre. Sinon, c'est une difficulté réelle, c'est une menace réelle. Il y a des conflits qui naissent de cette valorisation excessive de sa propre identité par rapport à celle des autres.

L'œil : Un événement comme le Festival de Ségou, regroupant cette année une quarantaine de nationalités, peut-il faciliter l'interculturalité ?

Pr Savadogo : Oui, clairement ! De toute façon, l'interculturalité est un enjeu recherché dans ce type de rencontre. D'abord l'interculturalité à l'échelle nationale où vous avez différentes formes d'expressions culturelles à l'intérieur même du Mali qui vont se retrouver. Et l'interculturalité à l'échelle sous-régionale et continentale où vous avez des représentants de différents pays qui viennent à Ségou pour présenter leur culture. L'interculturalité a pour conséquence une certaine ouverture d'esprit de la part des individus et à long terme une possibilité de transformation des mentalités.

Mohamed TOURE